

Un passeur méconnu : Robert Marteau

Gérard Fabre¹

Texte paru dans l'ouvrage collectif dirigé par Marie-Pier LUNEAU, Jean-Dominique MELLOTT, Sophie MONTREUIL et Josée VINCENT, *Passeurs d'histoire(s). Figures des relations France-Québec en histoire du livre*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 371-385.

Durant les décennies 1960 et 1970, le poète Robert Marteau opère comme agent de liaison entre la revue française *Esprit* et une constellation intellectuelle québécoise, dont le groupe de l'Hexagone animé par Gaston Miron et le couple formé par Pauline Julien et Gérard Godin. Bien que le terme soit anachronique pour l'époque, l'action menée par le poète français s'apparente à une pratique de « réseautage ». La situation littéraire québécoise d'alors² peut être considérée comme un cas de figure exemplaire du « modèle poétique et métapolitique mis en place par la littérature [...], auquel nos sciences humaines et sociales doivent en grande partie leurs modes d'interprétation³ ». La littérature québécoise a fourni et fourbi les armes d'une révolte formulable en termes locaux. Elle a aussi « problématisé sa propre science, pour en faire [...] l'objet d'un diagnostic et d'une révision⁴ ». C'est ce double passage, de la poétique à la politique, et du Québec à la France, que Marteau effectue à travers ses contributions à *Esprit*.

¹ L'auteur est chercheur au Centre d'étude des mouvements sociaux (Centre national de la recherche scientifique/École des hautes études en sciences sociales, Paris). Il remercie Bibliothèque et Archives nationales du Québec dont la bourse attribuée en 2008 a permis un complément de recherche sur la correspondance entre Robert Marteau et Gérard Godin.

² Voir Jean-Christian Pleau, *La Révolution québécoise. Hubert Aquin et Gaston Miron au tournant des années soixante*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2002, 270 p.

³ Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, p. 31.

⁴ *Politique de la littérature*, p. 32.

Les hésitations d'*Esprit* face à l'évolution du Québec

Mensuel fondé en 1932 par Emmanuel Mounier, *Esprit* contient plus d'une centaine de textes (articles, chroniques, poèmes et recensions) sur la société canadienne-française et québécoise. Deux numéros doubles ont été consacrés à cette dernière en 1952 et en 1969⁵. Engagée dans le camp progressiste et rénovateur du catholicisme, la revue généraliste française a joué un rôle majeur dans la visibilité de la littérature québécoise⁶. Ainsi *Esprit* offre à ses lecteurs des poèmes d'Hector de Saint-Denys Garneau et d'Anne Hébert dès les années 1950⁷.

Le rapport qu'entretiennent les équipes rédactionnelles successives d'*Esprit* avec le Canada français et le Québec est cependant complexe, non dénué d'ambiguïtés et de fluctuations, voire de revirements. Il faut insister sur les différentes phases qui ont marqué cette évolution⁸, et, en particulier sur la césure qui intervient à la fin des années 1960. Jusque dans la deuxième moitié de cette décennie, la ligne éditoriale d'*Esprit* est favorable au fédéralisme canadien : il s'agit d'abord de marquer son hostilité au « clérico-nationalisme » du régime de Maurice Duplessis, puis son soutien aux réformes entreprises par le

⁵ *Esprit*, « Le Canada français », n° 7-8, juillet-août 1952 et « Urgence au Québec », n° 7-8, juillet-août 1969.

⁶ À la fin des années 1960, la revue compte 6 000 abonnés, chaque numéro se vendant autour de 10 000 exemplaires. Son audience bénéficie de multiples relais de diffusion, comme c'est le cas au Québec (voir Michel Winock, *Histoire politique de la revue "Esprit", 1930-1950*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1975, p. 401. Une édition de poche, revue et augmentée, est disponible sous le titre "*Esprit*", *des intellectuels dans la cité, 1930-1950*, Paris, Seuil, coll. « points histoire », 1996, 499 p.).

⁷ Voir Anne Hébert, « Le tombeau des rois » et « L'envers du monde », *Esprit*, n° 10, octobre 1952, p. 443-446, et Hector de Saint-Denys Garneau, « Le mauvais pauvre », *Esprit*, n° 9, septembre 1953, p. 306-310.

⁸ Voir Stéphanie Angers et Gérard Fabre, *Échanges intellectuels entre la France et le Québec, 1930-2000. Les réseaux de la revue Esprit avec La Relève, Cité libre, Parti pris et Possibles*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, 248 p.

gouvernement de Jean Lesage lors de la « Révolution tranquille ». Tracée depuis 1950 par son directeur suisse Albert Béguin, cette ligne « fédéraliste » est renforcée par l'action de Jean-Marie Domenach. Ce dernier tient fermement la barre de la revue personnaliste pendant près de 20 ans, de la mort de Béguin en 1957 jusqu'à la fin de 1976. Ayant fréquemment traversé l'Atlantique, il connaît bien la société canadienne-française et la juge assez sévèrement⁹.

Gaulliste en matière de politique internationale, Domenach vacille au milieu des années 1960 pour finalement se démarquer des thèses de Pierre Elliott Trudeau et Gérard Pelletier, maîtres d'œuvre de la célèbre revue antiduplessiste *Cité libre*. Des noces passées entre *Cité libre* et *Esprit* ne subsistera qu'une cordialité feutrée. Une déception réciproque affectera les relations entre le directeur d'*Esprit* et ses deux anciens amis qui rejoignent en octobre 1965 le Parti libéral du Canada, où ils mèneront une brillante carrière. Un article de Domenach intitulé « Controverse sur un nationalisme »¹⁰ paraît en février 1965 : bien que le directeur d'*Esprit* prétende encore pencher en faveur des arguments de Pelletier et Trudeau, il tend une perche aux nationalistes en envisageant l'indépendance comme une alternative, dans l'hypothèse où les négociations sur la rénovation du fédéralisme canadien échoueraient. Ce texte annonce la décantation qui le conduira à épouser le point de vue souverainiste.

⁹ En septembre 1964, il note dans son journal : « Retour d'Amérique du Nord – États-Unis, Canada –, fatigué, avec une petite bronchite. Écœurement du Canada français : cette caricature de France dans une caricature d'États-Unis (Mais des intellectuels émouvants : parviendront-ils à réveiller ce peuple ?) » (Jean-Marie Domenach, *Beaucoup de gueule et peu d'or. Journal d'un réfractaire (1944-1977)*, texte établi par Nicole Domenach et Goulven Boudic, présentation et notes de G. Boudic, Paris, Seuil, 2001, p. 249).

¹⁰ Jean-Marie Domenach, « Controverse sur un nationalisme », *Esprit*, n° 2, février 1965, p. 290-328.

Avec cette réorientation, *Esprit* fait la part belle aux poètes partisans d'un Québec souverain : les textes de Marteau parus dans la revue française apparaissent comme des symptômes de ce changement d'attitude. *Cité libre* n'est plus l'interlocuteur privilégié d'*Esprit* car la cause souverainiste attire la sympathie de Domenach et de son entourage, dont les jeunes recrues Philippe Meyer et Michel Winock. La présence de Marteau dans l'équipe éditoriale est déterminante dans ce basculement.

Marteau et le Québec

Marteau reste un auteur peu connu, en dépit du Grand Prix de poésie de l'Académie française qui lui a été décerné en 2005. C'est aussi un romancier, un diariste, un essayiste et un traducteur. Il est né en 1925 à Virollet, un village du Poitou, non loin de La Rochelle. On peut observer qu'il s'agit d'une des principales terres de peuplement de la Nouvelle-France. La constante mise en relief par Marie-Andrée Beudet¹¹ est confirmée : l'origine étrangère ou provinciale des principaux critiques attachés à promouvoir la littérature québécoise en France.

Marteau va jouer un rôle de premier plan dans les contacts initiaux noués par la rédaction d'*Esprit* avec des intellectuels québécois qui contestent la marque fédéraliste imprimée par Trudeau et Pelletier à *Cité libre*. Collaborateur littéraire d'*Esprit* (où il ne signe pas moins

¹¹ Marie-Andrée Beudet, « La percée de la poésie québécoise en France dans les années 1950-1960. Analyse de la trajectoire de deux "découvreurs", Alain Bosquet et René Lacôte », dans Colette Demaizière (dir.), *Le destin du livre*, Lyon, CCIFQ et Université Jean Moulin-Lyon III, Presses universitaires de Lyon, 1994, p. 94.

de 39 contributions de 1959 à 1977), il fait partie des proches de Domenach et de Camille Bourniquel (responsable de la rubrique littéraire de la revue). C'est grâce à Marteau que Domenach et Miron entrent en relation à Paris en 1959.

L'animation des Éditions de l'Hexagone est l'un des motifs de la venue de Miron à Paris, où il étudie les facettes du métier d'éditeur à l'École Estienne. D'emblée, à l'occasion de débats littéraires entre amis, Marteau introduit Miron auprès d'un milieu qui gravite autour d'*Esprit*. Domenach assiste à l'une de ces réunions, et c'est le déclic : conquis par la verve de Miron, il lui propose d'organiser une soirée dans les locaux de la revue où il pourra exposer la situation du Québec. C'est à ce moment que Domenach prend conscience de la vitalité d'un courant nationaliste de gauche au Québec, qui récuse le fédéralisme pratiqué par Ottawa. Dans une déclaration de l'époque, Miron affirmait : « Je suis plus un agitateur qu'un poète¹² ». Le crédit qu'il acquiert auprès de l'équipe d'*Esprit* en témoigne.

Il faut revenir en arrière pour comprendre comment Marteau et Miron se sont connus. Comme c'est souvent le cas dans la formation d'un réseau, la question de son commencement est cruciale. À l'origine de la rencontre de 1959 entre Miron et Marteau se trouve Henri Pichette¹³, poète et homme de théâtre, ami d'Anne et Gérard Philipe. Né en 1924 à Châteauroux d'une mère française et d'un père d'origine québécoise, Pichette est décédé en 2000 dans une relative indifférence médiatique. En août 1957, Pichette fait la

¹² Gaston Miron, propos recueillis par Gilles Constantineau, *Le Devoir*, 22 août 1959, p. 7.

¹³ Pichette a introduit Marteau au *Mercur de France*. Tous deux ont publié une partie de leur œuvre chez Gallimard : *Apoèmes* (1947), la pièce *Les Épiphanies* (1969 [première édition en 1948 chez K éditeurs]), *Odes à chacun* et *Tombeau de Gérard Philipe* (1961), *Dents de lait dents de loup* (1962) et *Les ditelis du rougegorge* (2005) pour Pichette ; *Pentecôte* (1973), *Mont-Royal* (1981) et *Fleuve sans fin. Journal du Saint-Laurent* (1986) pour Marteau.

connaissance de Miron à Montréal – rencontre capitale à tel point qu’il lui dédiera son *Ode aux trois règnes*. Deux ans plus tard, en 1959, le second accueille le premier à Paris¹⁴. Là, c’est grâce à Pichette que Miron prend contact avec Marteau¹⁵. Dès le début des années 1950, alors que Béguin a pris la relève de Mounier, Pichette s’est rapproché des cercles d’*Esprit*¹⁶. De par son ascendance paternelle, Pichette tisse un lien étroit avec le Québec, qu’il découvre en 1957 et où il vit de façon intermittente de la fin de 1961 à 1964.

Durant l’été de 1966, Miron accueille Marteau à Montréal. Le poète français est alors hébergé par Pauline Julien et Gérard Godin, qu’il rencontre pour la première fois. Ami de cette dernière¹⁷, Miron s’est lié à son retour de France avec Godin : leur complicité ne se démentira plus, qu’il s’agisse de littérature, d’engagement politique ou de préoccupations éditoriales (avec notamment le rapprochement des Éditions de l’Hexagone et des Éditions Parti pris)¹⁸.

De l’hébergement de Marteau à Montréal subsistent des traces dans les correspondances, qui témoignent du processus qui va bientôt amener Marteau à participer à la lutte pour

¹⁴ Marie-Andrée Beaudet, « Chronologie », dans Gaston Miron, *L’homme rapaillé*, préface d’Édouard Glissant, édition présentée par M.-A. Beaudet, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1999, p. 184. Sur les liens entre Miron et Pichette, voir Pascal Caron, « L’amitié de Gaston Miron et Henri Pichette », *Voix et Images*, vol. 31, n° 2, 2006, p. 129-146.

¹⁵ Robert Marteau, « Miron de plus en plus magnifique », *Esprit*, n° 7-8, juillet-août 1970, p. 292.

¹⁶ En février 1954 Pichette donne à la revue « Poèmes offerts », en mai 1956 « Toi qui est peuple et mal léché », en mai 1960 « L’Ode à chacun ». En octobre 1960, la rédaction d’*Esprit* signe au nom de la revue le texte qu’il rédige au moment de la guerre d’Algérie : « Appel où il est fait état des principes de la République et de l’honneur de la France ».

¹⁷ Ils faisaient partie d’une petite communauté québécoise formée à Paris au début des années 1960, avec notamment Gilles Marcotte, Jean-Paul Filion, Jacques Brault, Roland Giguère, Claude Léveillée et Pierre Bourgault.

¹⁸ Avant d’entrer en politique, Godin assume des fonctions importantes aux Éditions Parti pris (directeur de 1963 à 1976), à Radio-Canada (recherche puis chef de l’information pour l’émission *Aujourd’hui*, de 1963 à 1969) et à l’hebdomadaire *Québec-Presse* (de 1969 à 1974).

l'indépendance du Québec. La première lettre de la main de Marteau est datée de septembre 1966 :

[...] Je suis très heureux de vous avoir rencontrés et connus. Je suis non moins heureux d'accueillir Pauline à Paris. Montréal a été pour moi une révélation. Plus par intuition que par raisonnement, certes, je sais à quoi m'en tenir maintenant sur le Québec. Je sais qu'il n'y a pas d'autre possible que celui que vous proclamez. Je suis de tout cœur avec vous, j'espère participer à ce haut-combat [sic] selon mes faibles moyens et intervenir à ESPRIT pour dire ma pensée sur ce sujet, qui nous concerne absolument, nous poètes français, car ce que vous déplorez est le lieu de la langue et de l'esprit. J'ai entendu ce matin à la radio que de Gaulle ira à Montréal pour la foire. Moi aussi, je veux y aller. C'est mon plus cher désir de retourner là-bas¹⁹.

Impatient d'attendre une réponse de Godin, Marteau lui adresse une carte postale avec une reproduction en noir et blanc du tableau de Gustave Moreau : *Fables de La Fontaine – Le Paon se plaignant à Junon*²⁰. Cette carte de vœux nous apprend que Miron informe Marteau des succès de scène de Pauline Julien : devenue une sorte d'égérie, elle scelle leur complicité. Godin répond à Marteau dans une missive relativement longue, ce dont il n'est guère coutumier. Il insiste sur les appuis au mouvement indépendantiste provenant de France, dont il espère une synergie :

[...] Vous êtes passé chez nous comme un éclair et nous parlons encore de vous tellement ce fut agréable et intéressant. Peu de gens viennent maintenant à qui nous ne montrons nos meubles « canadiens » (on devrait dire québécois) en citant vos commentaires et en évoquant votre surprise de retrouver en eux des signes éternels. [...] J'attends que *Esprit* arrive ici, on a dit beaucoup de bien de votre article sur les « poètes du Québec »²¹ dans un journal montréalais. [...] Je relis votre lettre où vous écrivez que vous participerez maintenant à notre combat, merci, nous avons besoin de gens comme vous.

¹⁹ Robert Marteau, [Lettre à Gérard Godin], Boulogne, 20 septembre 1966. Centre d'archives de Montréal, Fonds Gérard Godin (P464/017/008).

²⁰ Robert Marteau, [Carte à Gérard Godin], s. l., s. d. [vers janvier 1967]. Centre d'archives de Montréal, Fonds Gérard Godin (P464/017/008).

²¹ Robert Marteau, « Aux poètes du Québec », *Esprit*, n° 12, décembre 1966, p. 772-776.

En mars ou avril, Maspero publiera des textes de la revue parti pris en une anthologie « de la libération québécoise ». Ce sera un grand moment pour nous et nous espérons grâce à cette publication élargir le cercle trop restreint de nos vrais amis à Paris. Nous avons l'honneur d'avoir compté dans ce cercle avant cette publication un écrivain tel que vous, René Lacôte des Lettres françaises (un de nos plus sûrs amis) et quelques autres que nous espérons bien grouper pour une bonne veillée à Paris à l'occasion de la parution de l'anthologie. Nous vous informerons de nos projets à cet égard le plus tôt possible²².

En 1972, Marteau s'installe à Montréal. Il y vit jusqu'en 1984, aux côtés de sa compagne, qu'il surnomme « Neige ». Il s'agit d'une décision mûrement réfléchie qui s'inscrit dans une démarche de soutien à la cause souverainiste. Celle-ci est encore minoritaire : aux élections provinciales de 1970, la formation qui regroupe les diverses sensibilités souverainistes n'a recueilli que 23,1 % des votes. Il faut attendre 1976 pour que le Parti québécois gagne les élections. L'ambiance qui règne alors dans le camp souverainiste est bien rendue par une lettre de Marteau à Godin, alors que celui-ci vient d'être élu député de Mercier :

Mon cher Gérald,
enfin la fête ! Après deux siècles de funérailles. Je ne serai pas venu ici pour entendre les bruits de déglutition et de défécation qui accompagnent l'assimilation. Tu as remarqué comme moi que le soleil aujourd'hui, 16 novembre, n'était pas noir bien que la nuit précédente eût été blanche. Et le ciel était bleu Québec ! Quoi de plus beau que trouver son vrai pays, sa vraie nation et son immémoriale mémoire !
Vous avez vu tous les astres, pourtant ceux qui se lèvent sont nouveaux.
Tu as été magnifique : tu libèreras le pauvre petit homme que tu as défait [Robert Bourassa] et qui t'aurait mis derrière les barreaux. Cela appartenait à un poète du Québec !
Que j'ai vécu ce jour avec vous, parmi vous : la plus belle récompense avant celle de l'indépendance.²³

²² Gérald Godin, [Lettre à Robert Marteau], Montréal, 11 février 1967. Centre d'archives de Montréal, Fonds Gérald Godin (P464/015/017).

²³ Robert Marteau, [Lettre à Gérald Godin], Montréal, 16 novembre 1976. Centre d'archives de Montréal, Fonds Gérald Godin (P464/017/008).

Marteau a laissé des écrits sur cette période de sa vie²⁴. Dans *Mont-Royal*, le poète affiche des sympathies indépendantistes. Mais plusieurs remarques consignées avant l'échec du référendum de 1980 semblent dénoter une certaine amertume et anticiper des lendemains qui déchantent :

Vendredi 9 février 1979. Toute tribu ou nation disparaît avec sa langue. Je dirai davantage : il ne faut pas qu'elle survive à sa langue.

Au cours des temps qui viennent la langue anglaise absorbera en un buisson les rameaux qui la forment : le germain et le français.

L'Angleterre peut disparaître en tant que nation-État : par sa langue elle est assurée de vivre au cours des prochains millénaires. Shakespeare, qui écrivait pour quelques millions d'âmes, chaque jour en son propre idiome devient plus présent au monde. Une telle conquête va-t-elle réduire les autres langues à de simples patois locaux ? Ce qui s'est passé au Québec préfigurerait ainsi le destin de tous les peuples. La menace est certaine ; il faut l'envisager de face afin de ne pas se trouver un jour sur la défensive en terrain négatif.

Lundi 26 mars 1979. Vanité que vouloir changer le monde. Le monde change à son heure, malgré ceux qui veulent le changer.

Mardi 1^{er} mai 1979. Le Canadien français se satisfait d'entendre et voir les autres [communautés culturelles] célébrer sur sa terre aliénée l'indépendance de leur pays.

Lundi 13 janvier 1980. À propos du référendum sur la souveraineté quelqu'un avance que pour obtenir une réponse positive il aurait fallu poser une question telle que le non eût été favorable au changement et le oui au statu quo. Le sondeur se fonde sur le fait que la réaction spontanée du Canadien français est presque toujours négative en raison de la vieille méfiance paysanne qu'il porte en lui, transmise qu'elle fut de génération à génération. Le même sondeur, libéral et fédéraliste, omet volontairement de faire intervenir le facteur de la colonisation. Son raisonnement, néanmoins, reste juste. Le paysan français s'est ainsi entêté en terrain négatif, s'y embourbant jusqu'à disparaître²⁵.

Entre des descriptions bucoliques d'oiseaux, de conifères, de chênaies et d'espèces végétales variées, Marteau lâche crûment cette exhortation :

²⁴ Robert Marteau, *Mont-Royal*, Paris, Gallimard, 1981, 178 p., et *Fleuve sans fin. Journal du Saint-Laurent*, Paris, Gallimard, 1986, 172 p.

²⁵ *Mont-Royal*, p. 31, 45, 58 et 154-155.

Samedi 1er mars 1980. Quant aux Français d'Amérique, ils seraient aux Romains les Étrusques, ce qui ne présage rien de bon, mais indique qu'il faut au Québec se déterminer fermement, cesser de jouer à colin-maillard, rompre avec le rien-voir, rien-savoir si, se sentant investi de quelque parole, il veut éviter le passage par le broyeur²⁶.

Les textes de Marteau sur le Québec parus dans *Esprit*

La rubrique littéraire est censée occuper une place importante dans *Esprit*. C'était le souhait de Mounier, même s'il n'était pas satisfait de ne pouvoir lui en accorder davantage²⁷. C'est aussi la volonté de Béguin (critique et professeur de littérature) et de Domenach. C'est dans le cadre de cette rubrique, dont la responsabilité incombe à son ami Bourniquel, que Marteau rédige six textes sur le Québec entre 1966 et 1977 (recensions et articles).

En novembre 1966, il rend compte d'un roman de Réjean Ducharme²⁸. Marteau est alors surtout connu pour deux recueils de poésie publiés au Seuil²⁹. La louange adressée à Ducharme est manifeste puisque les inventions langagières dont ce dernier est friand sont apparentées au travail de sappe mené par Céline et La Fontaine sur la langue française. Marteau ajoute que cette œuvre ambitieuse doit beaucoup aux poètes québécois qui ont préparé le chemin.

²⁶ *Mont-Royal*, p. 165.

²⁷ Sur les raisons de l'échec du projet de Mounier et de ses proches de faire d'*Esprit* « la grande revue littéraire de leur génération » (selon les mots utilisés par Mounier dans « Pour une littérature d'expression nouvelle », *Esprit*, novembre 1935, p. 185), voir Hélène Baty-Delalande, « De l'«engagement» chez les écrivains avant Sartre : essai de généalogie lexicale », *Les Temps modernes*, novembre-décembre 2005/janvier 2006, n° 635-636, p. 207-248.

²⁸ Robert Marteau, « *L'avalée des avalées* (Gallimard) », *Esprit*, n° 11, novembre 1966, p. 724-726. Sa rencontre avec Godin précède donc, de peu, cette recension. On ne saurait prendre à la légère cette concomitance, quand on sait combien Godin et Ducharme étaient proches, et à quel point le premier défendit publiquement les écrits et la réputation du second, que ce soit au Québec ou en France.

²⁹ Robert Marteau, *Royaumes*, Paris Seuil, 1962, 70 p., et *Travaux sur la terre*, Paris Seuil, 1966, 94 p.

Le mois suivant, en décembre 1966, c'est du reste « Aux poètes du Québec » que Marteau rend un hommage appuyé, tout particulièrement à son ami Fernand Ouellette³⁰. Un poème de ce dernier (*Le Périphe*) figurera dans le numéro d'octobre 1971 d'*Esprit*. En faisant allusion à Marie Le Franc, Marteau mentionne l'existence d'anciennes relations et affinités littéraires entre la France et le Québec. Ce texte survient à la suite du premier voyage de Marteau aux États-Unis, alors qu'il est l'invité du séminaire d'été de l'Université Harvard, organisé chaque année par un de ses plus célèbres professeurs, Henry Kissinger. Dans les années 1950 et 1960, ce séminaire accueille plusieurs collaborateurs d'*Esprit*, dont Paul Thibaud en 1959 et Marteau en 1966³¹. Miron contacte Marteau à Boston pour qu'ils se retrouvent à Montréal. « Aux poètes du Québec » relate ces rencontres de l'été 1966 avec notamment Miron, Ouellette et Marcotte³².

En juillet-août 1967, Marteau revient sur l'œuvre singulière de Ducharme en faisant une recension élogieuse de l'ouvrage *Le nez qui voque*³³. Dans ce même numéro, Jacques Bekaert rend compte du livre d'Ouellette sur le compositeur Edgard Varèse, paru aux éditions Seghers.

³⁰ « Aux poètes du Québec », p. 772-776.

³¹ [Document interne de la revue *Esprit*], Institut mémoire de l'édition contemporaine (IMEC), Paris, Fonds *Esprit* (ESP2.C4-02.08 et ESP2.C11-01.02).

³² Ces trois auteurs ont participé au cahier d'hommages dirigé par Richard Millet, *Pour saluer Robert Marteau*, Seyssel, Champ Vallon, 1996 (cf. Gilles Marcotte, « La langue », p. 25-31 ; Gaston Miron, « Une longue marche à l'amour. Entretien avec Jacqueline Royer-Hearn », p. 37-40 ; Fernand Ouellette, « Dans la qualité de Marteau », p. 53-56).

³³ Robert Marteau, « Réjean Ducharme, *Le nez qui voque* (Gallimard) », *Esprit*, n° 7-8, juillet-août 1967, p. 164-166.

En 1970, un texte important adopte un titre qui fait écho à celui d'une conférence prononcée à l'Université de Montréal par Jacques Brault³⁴. La poésie possède ici une résonance politique. Non pas parce qu'elle opère comme porte-voix du mouvement souverainiste ou qu'elle en devient une simple courroie de transmission. Mais parce qu'elle est immédiatement, sans recourir aux « circonstances » ou à d'autres principes qui lui seraient extérieurs, un geste politique : « Nous marchons dans Sainte-Catherine. En deux enjambées, [Miron] me devance, se retourne, étend les bras, dit son poème comme on déploie banderole ou oriflamme³⁵ ». Plusieurs extraits de la poésie de Miron sont cités. Marteau cherche à dégager des symétries entre leurs parcours. Les circonstances de leur rencontre sont établies : « Henri Pichette m'avait dit : “Miron est un gars que tu dois rencontrer. Vous êtes fait pour vous entendre.” [...] Silences, absences, n'ont pas porté atteinte à l'affection et à l'amitié³⁶ ». Marteau souligne encore le rôle fondateur de Miron : la revue *Liberté*, ainsi qu'« une maison d'édition, qui s'appelle L'Hexagone, où il ne s'est jamais publié, où il a œuvré pour que ses compagnons fissent entendre leur voix en langue française³⁷ ». La tour d'ivoire du poète devient scène publique quand, à Montréal, « pour les Rameaux, [Miron] a rassemblé les poètes de tout le Québec. Quatre mille personnes et plus sont venues les entendre, ça a duré douze heures³⁸ ».

En juin 1973, alors que Marteau s'est installé depuis un an à Montréal, paraît un autre texte consacré à Ouellette. En évoquant le recueil de ce dernier *Poésie. Poèmes 1953-1971*

³⁴ Robert Marteau, « Miron de plus en plus magnifique », *Esprit*, n° 7-8, juillet-août 1970, p. 292-299.

³⁵ « Miron de plus en plus magnifique », p. 297.

³⁶ « Miron de plus en plus magnifique », p. 292.

³⁷ « Miron de plus en plus magnifique », p. 296.

³⁸ « Miron de plus en plus magnifique », p. 298. Marteau fait allusion aux soirées du Gesù des 27 et 28 mars 1970, filmées par Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse (voir *La nuit de la poésie*, ONF, 1970).

(Éditions de l'Hexagone)³⁹, le poète né en France exprime la profonde admiration qu'il voue à ce « poète du Québec » dont il cite les poèmes. Il revient une nouvelle fois sur le rôle de l'Hexagone et de Miron dans leur diffusion. Ce texte possède une certaine force analytique, sinon prophétique : « Américanité, identité, québécoité, ce porte-parole qu'est Fernand Ouellette n'a pas le goût de les instaurer en lui par le reniement mais bien par le plus vaste héritage, celui qu'il tient de l'oiseau ivre et du poète de la foudre⁴⁰ » ; et plus loin : « Fernand Ouellette n'est pas un poète politique, n'est pas un poète engagé ailleurs que dans la poésie⁴¹ ». L'engagement est celui de la poésie même, et non l'inféodation à un maître ni l'immixtion en terrain étranger à l'écriture.

En mars 1977, alors que Domenach a passé le relais à Thibaud, paraît « Le Québec après deux siècles de funérailles⁴² ». Cette ode à un nouveau Québec, point d'orgue de la collaboration de Marteau à *Esprit*, peut apparaître comme son texte le plus « militant ». Si l'on admet une fois encore que c'est l'écriture même qui est militante : militer est un verbe intransitif ; l'écriture n'est au service de nulle autre cause qu'elle-même.

Comparé aux autres textes présentés, « Le Québec après deux siècles de funérailles » opère un crescendo dans l'engagement : mots tranchants, verbe âpre, style acéré, la langue est une arme de combat. Cet article de sept pages répond à une « situation » issue d'une floraison historique dont les contributions de Marteau scandent le rythme et les récoltes récentes. De

³⁹ Robert Marteau, « Un poète du Québec, Fernand Ouellette », *Esprit*, n° 6, juin 1973, p. 1287-1294.

⁴⁰ « Un poète du Québec, Fernand Ouellette », p. 1288.

⁴¹ « Un poète du Québec, Fernand Ouellette », p. 1290.

⁴² Robert Marteau, « Le Québec après deux siècles de funérailles », *Esprit*, n° 3, mars 1977, p. 353-359. Sur la page de couverture figure un autre titre : « Liberté sur le Québec ».

1966 à 1977, beaucoup de choses ont changé au Québec. Ces bornes temporelles correspondent à la progression du mouvement souverainiste, dont l'écho se répercute sur la rédaction d'*Esprit*.

La tentation est grande, avec le recul, de tourner en dérision le lyrisme de Marteau, décrivant « le vent de la liberté, qui [...] s'est levé, [...] un vent porteur de liesse et de parfums⁴³ ». Il serait pourtant réducteur de s'en tenir au constat des illusions perdues et à l'inscription sèche de la chronique littéraire dans son magma politique, social et économique. Car sur le moment, l'effervescence a donné libre cours à une expérience poétique dont Marteau est à la fois le témoin et le passeur. Les mots de sa chronique racontent les voyages et retrouvailles entre amis en France, au Québec, en Espagne, aux États-Unis. Il suggère une époque révolue, celle où la sociabilité des réseaux compte d'autant plus qu'elle repose sur l'intimité des relations. Marteau incarne exemplairement la figure du passeur : non seulement parce qu'il occupe une place stratégique dans le réseau franco-québécois, celle de « l'agent double » qui vit et agit au Québec tout en « travaillant » l'opinion française ; mais également parce qu'il lègue, à travers les pages d'une revue, une expérience poétique dont il grave la mémoire quand tous les ingrédients qui l'ont nourrie vont bientôt faire défaut :

[...] je nomme Québécois ceux qui ont halé dans l'ombre et jusqu'à ce jour l'orgueil de leur nation. Avec eux j'ai choisi de vivre. Ils m'ont accueilli : je leur en sais gré, et qu'ils m'aient donné part à l'incertitude, à l'espoir, au travail de chaque jour pour l'unique cause : l'indépendance. [...] Dans le grand Canada des colonisateurs, notre place ne saurait être autre que celle du mort. Collaborer à l'entreprise pancanadienne pour nous équivaut à poursuivre le creusage de notre propre tombe. Nous en retirer à tout prix est acte de salut et

⁴³ « Le Québec après deux siècles de funérailles », p. 353.

non point de séparation. Reproche-t-on à la proie de tout mettre en œuvre pour échapper au prédateur ? [...] Des siècles de dépendance, de servitude, d'humiliation, en un soir se trouvent effacés⁴⁴.

Marteau ranime la flamme anticléricale de Mounier, tous deux catholiques convaincus mais sans complaisance envers une Église qui bâillonne le peuple et conforte – selon la célèbre formule du philosophe personnaliste – le « désordre établi » :

[Les hommes que la nation québécoise a élus en 1976] sont les fils charnels et spirituels des pionniers qu'on avait déportés, criblés, enfermés, branchés, après que les eut excommuniés une Église qui assurait l'occupant de la soumission d'un peuple qu'elle s'évertuait à transformer en troupeau⁴⁵.

C'est d'abord avec le passé catholique, le passif clérico-nationaliste qu'il s'agit de solder les comptes. Car « le réveil du Québec n'est pas suscité par le ressac de cette idéologie nationaliste⁴⁶ » : « C'est, par une autre voie, un autre destin qui se propose au Québec, lequel d'ailleurs devrait se nommer Canada, son vrai nom, dont s'est emparé l'usurpateur⁴⁷ ». On comprend mieux pourquoi Marteau est attaché à sa nationalité canadienne, acquise durant « le réveil de cette nation dont on diagnostiquait la mort par la lèpre qui envahissait son langage⁴⁸ ».

Conclusion

Du point de vue de l'histoire littéraire, la chronique de Marteau peut paraître anecdotique si l'on ne saisit pas la « nécessité historique » qui a conduit le poète français à devenir l'un

⁴⁴ « Le Québec après deux siècles de funérailles », p. 353-355.

⁴⁵ « Le Québec après deux siècles de funérailles », p. 356.

⁴⁶ « Le Québec après deux siècles de funérailles », p. 358.

⁴⁷ « Le Québec après deux siècles de funérailles », p. 358.

⁴⁸ « Le Québec après deux siècles de funérailles », p. 358.

des principaux artisans du changement de cap de la revue *Esprit* au sujet de la souveraineté du Québec. Le temps propre de cette production de critique littéraire doit bien sûr être situé dans un environnement intellectuel en constante mutation. Les grandes topiques – le catholicisme, la personne, le fédéralisme, l'autonomie, la souveraineté – affleurent toujours dans cette réflexion du et sur le littéraire. Il n'en demeure pas moins que les contributions de Marteau ne peuvent se réduire à ces topiques et qu'il faut les créditer de leur coefficient singulier de réactivité. La méthodologie des réseaux se prête bien à ce va-et-vient entre la généralité du contexte et la singularité du texte. Elle fait suffisamment preuve d'efficacité cognitive pour éviter le double écueil qui guette l'analyse du littéraire : la tentation du déterminisme et celle de l'autarcie.

L'incertitude et les variations des grandes topiques et catégories convoquées montrent qu'il ne s'agit pas d'entités stables mais de carrefours de sens toujours mobiles. Les acteurs les plus radicaux ou les plus utopiques ne sont pas toujours ceux qui furent d'abord identifiés comme tels. Ainsi, en inscrivant l'intervention littéraire de Marteau dans la trajectoire d'*Esprit*, on se rend compte que les meilleurs connaisseurs du Québec de l'après-guerre dans cette revue (le Suisse Béguin, l'historien Henri-Irénée Marrou, Domenach) voyaient dans les animateurs de *Cité libre* (Trudeau et Pelletier) une certaine radicalité à l'œuvre, nécessaire dans une société cléricale et profondément conservatrice. Or, au mitan des années 1960, la sensibilité incarnée par Marteau ouvre la revue à un autre horizon : la radicalité au Québec n'est plus nichée là où la revue française l'avait annoncé (dans la

pseudo modernité fédéraliste), elle prend sa source parmi « les héritiers de la tradition et de la mémoire⁴⁹ ».

Passeur discret et souvent négligé, Marteau a restitué aux lecteurs d'*Esprit* la capacité de révolte propre à la production littéraire québécoise de cette époque. Il sut d'autant mieux le faire qu'il disposait d'un matériau de nature à conjuguer poétique et politique. Loin des épanchements lyriques, l'anecdote révèle *in fine* la puissance dont peut faire preuve la littérature dans la mesure où elle constitue tout à la fois « une science de la société et la création d'une mythologie nouvelle⁵⁰ ».

⁴⁹ « Le Québec après deux siècles de funérailles », p. 356.

⁵⁰ Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, p. 29.